

en conviendrez. C'est que la Canadienne est une maîtresse-femme qui n'a jamais marchandé son concours lorsqu'il s'est agi de la bonne cause. On le savait. Aussi une des bannières des rebelles, comme on appelait les patriotes d'il y a cinquante ans, portait-elle " *Honneur aux Dames Canadiennes patriotes*."

Mais nous aurions tort de nous plaindre, lorsque nous voyons qu'on a oublié les martyrs de 37 et de 38. Nos libertés sont sorties de l'émeute, comme l'émeute est sortie de la Saint Jean Baptiste. Lorsque Duvernay fonda cette société il railla l'Angleterre d'une façon encore plus sanglante que ne le firent le fifre et le tambour qui jouèrent *Yankee doodle*, le soir d'une victoire américaine. Douze hommes payèrent de leur sang la liberté de tout un peuple et dans ce peuple il n'y a peut-être pas douze citoyens qui se souviennent de leurs noms. Pauvres martyrs ! j'aurais voulu, au milieu de toutes ces bannières, de tous ces oriflammes, de tous ces drapeaux, voir vos noms simplement écrits sur des guidons. J'aurais voulu voir tout ce public enthousiasmé, se découvrir pieusement, en silence, devant ce glorieux souvenir. Mais rien ! Pas un mot ! Les morts passent vite !

Qu'on ne vienne pas nous dire que votre glorification eût déplu à nos gouvernants ! Ils sont, il faut le reconnaître, au-dessus de ces petites choses. Au surplus, tout dans la procession proteste contre cette idée, depuis Louis IX qui a brossé les Anglais à Taillebourg jusqu'à Lévis qui les a battus à Sainte-Foye. Vous avez été oubliés.

J'espère qu'on ne vous oubliera pas dans le monument national qui sera une preuve matérielle des succès de notre race. J'espère que ce monument sera le témoin de nos progrès futurs ; qu'on y entendra non pas des orateurs politiques, mais des hommes de bien qui viendront là pour instruire le peuple et pour le rendre meilleur. Je n'aime pas cette devise *Rallions-nous* ; qui ne signifie pas grand chose et qui ressemble beaucoup à *Raillons-nous*. Les devises ne manquent pas, on n'a que l'embaras du choix. Puissez, messieurs du comité, dans les archives de la Société, et vous en trouverez d'excellentes. Je ne vous parlerai pas de celle qui fut arborée à Saint-Ours : " Nos enfants et nos autres manufactures domestiques." Mais que dites-vous de celle-là qui date de la même époque, de 37, qui n'est pas littéraire c'est possible, mais qui peint d'une manière énergique le peuple canadien et le but qu'il a cherché et qu'il a atteint : " *D'abord qu'on a le droit on marche en avant !*"

Faites comme bon vous semblera, messieurs, mais en dépit de mes critiques croyez bien que je vous remercie de tout mon cœur, de ce que vous avez fait pour célébrer le cinquante-naire de la Saint-Jean-Baptiste, et qu'en vous voyant passer je ne vous en ai pas moins chaleureusement applaudis.

MAUD.

P. S.—Touchatout, vous comprenez qu'en présence d'une telle solennité, je ne puis décemment m'occuper de vous et de vos petites affections. Un mot, un seul, Pépia s'est moquée de vous, et ce n'est pas moi que vous avez vue. Prenez garde, vous êtes à un moment dangereux, soignez-vous ; par cette chaleur excessive il n'est pas bon de porter en soi un sentiment aussi violent. Croyez-moi, vous n'aurez aucune chance de réussite, je vous l'ai dit, Armand m'a guérie du mariage, je le regrette, parce que... enfin... peu vous importe.

M.

LA CROIX, L'ÉPÉE ET LA CHARRUE.

Voilà les trois symboles du peuple canadien. La *croix* est le signe du salut ; l'*épée*, celui du pouvoir ; la *charrue*, celui du travail du sol.

Ces trois symboles représentent trois nécessités : 1^o celle de se sauver, 2^o de se protéger, 3^o de se sustenter.

C'est donc une *trinité* de moyens qui se résume en une *unité* de salut.

Tous ces instruments sont construits sur le même modèle :

La *croix* étend ses bras dans l'air, au-dessus de l'homme, pour lui indiquer le ciel ;

L'*épée*, faite en croix, se place au côté de l'homme pour le protéger ;

Le *soc* de la *charrue*, aussi façonné en croix, déchire la terre sous les pas de l'homme pour lui assurer son existence.

Ces trois symboles correspondent aux trois vertus célestes de *Foi*, d'*Espérance* et de *Charité*.

Toute la religion est là.

Par la *croix*, l'on s'élève au ciel ; par l'*épée*, l'on défend sa vie ; par la *charrue*, l'on assure son bien-être.

Le sang du *Juste*, en coulant sur la *croix*, a sauvé le monde ;

Le sang justement répandu sauve un peuple : La rosée, descendue sur le sillon du laboureur, fertilise le sol.

Ainsi la *croix* est l'instrument type ; l'*épée* et la *charrue* en sont de vrais modèles.

Dieu qui aime le peuple canadien-français à cause de sa *foi*, de sa loyauté et de son *amour du sol* lui a assuré le salut par la *croix*, la protection par l'*épée* et l'abondance par la *charrue*.

Où notre origine a été protégée par la *croix* ; notre passé, par l'*épée* ; que la *charrue* assure notre avenir.

Soyons donc, Français de ce pays ou frères de l'exil, ce que nos pères ont été : *apôtres, soldats et laboureurs*.

Voilà les conditions essentielles de notre avenir et de notre prospérité sur la terre d'Amérique.

CHS. THIBAUT.

DE L'INFLUENCE DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE SUR LE SENTIMENT DE LA PARENTÉ

Mon cher directeur.

C'est vrai que je vous avais promis un article sur un sujet sérieux quelconque, mais pour la première fois de ma vie, je me vois dans la pénible nécessité de manquer à ma parole.

Croyez bien qu'il m'en coûte, de rayer ainsi d'un trait de plume tout un passé honorable, et de venir faire publiquement l'aveu de ma fourberie.

Mais que voulez-vous ? C'est plus fort que moi. J'ai le cœur à rire, et on m'inoculerait le virus rabrique découvert par le savant Pasteur que je n'en serais pas moins gai.

Vous allez peut-être vous demander si c'est la chaleur qui produit sur moi cet excès de gaieté.

Non.

Ce qui me remplit ainsi le cœur d'une joie folle, ce sont les fêtes de la Saint-Jean-Baptiste.

Il ne s'agit ni de cavalcade, ni de procession, ni de messe en pleine air.

Je n'ai pas même le suprême espoir de pouvoir louer une fenêtre dans un faubourg quelconque pour y voir défiler des heures durant, tout le passé et le présent de notre race, et de me consoler ainsi, par anticipation, des déboires qui nous attendent, en songeant aux noires misères qu'ont endurées nos pères.

Non, encore une fois, il ne s'agit pas de cela, et cependant mon cœur déborde. Je suis le plus heureux des hommes, parce que j'ai revu pendant cette semaine bénie, tous mes parents de la campagne.

Où glorieux Saint-Jean-Baptiste, c'est à toi que je le dois. Illustre patron de mon pays, jamais je ne l'oublierai !

Et je te jure qu'au prochain cinquante-naire, je prendrai mieux mes précautions.

Pour le moment je suis un peu à l'étroit, mais qu'est cela, auprès du bonheur de prêter son lit à une belle-mère et d'aller faire voir le feu d'artifice à trois tantes.

Il y a bien des oncles qui encombrant un peu, mais leurs bébés font tant de tapage que je me console en m'imaginant que les miens sont des anges.

Où, je le répète, sans cette lumineuse idée de Monsieur Denis Duvernay, qui n'en est pas à sa première, mon bonheur ne serait pas complet. Je n'aurais probablement jamais su qu'à vingt lieues d'ici je possède un cousin qui s'appelle Paul et un autre qui répond au doux nom d'Arthur. Et quels cœurs d'or que ces cousins.

Je ne les avais jamais vus, mais à force de caresses, ils semblent vouloir me faire oublier l'indifférence prolongée dans laquelle ils m'ont laissé.

Ils ont bien réussi ; jamais ils ne sortiront de ma mémoire. Leurs noms sont là (ici je mets la main sur mon cœur), gravés en lettres ineffaçables.

Et les parents de ma femme donc ! En voilà encore de bonnes et braves gens.

Avant aujourd'hui, je ne m'étais jamais fait une juste idée du trésor que j'avais épousé. Comme elle en a de ces tendres parents, et comme elle a su s'en faire aimer, tout d'un coup, sans effort ; c'est à me rendre jaloux.

Les cousins, surtout, sont beaux à voir. Il y en a des jeunes et des mûrs, mais dans tous ces cœurs bien nés, la valeur n'attend pas le nombre des années. Ils paraissent tous animés d'une égale ardeur et pour me plaire, sans doute, c'est à qui se montrera le plus galant envers ma femme.

Ils me témoignent une telle confiance, qu'ils étaient prêts à me laisser partir seul avec les enfants pour aller voir le carroussel, pendant qu'ils resteraient au salon, à tenir compagnie à Madame.

C'était vraiment trop de bonté, et vous me connaissez assez pour savoir que je n'ai pas voulu abuser à ce point de leurs dispositions. Il se peut cependant que je me sois trompé ; ils étaient peut-être sincères. Ce que je prenais pour un excès de politesse, était peut-être offert de bon cœur, car au retour les embrassades recommencèrent avec cette chère cousine qu'ils n'avaient pas vue depuis si longtemps.

C'est à tel point que je me demande encore si je n'ai pas été un peu égoïste lorsque, la nuit venue, j'ai proposé à ma femme de la conduire chez notre voisine, car j'ai déjà dit qu'en ce moment nous sommes un peu à l'étroit.

Cette voisine est une malheureuse déshéritée presque sans parents et réduite à vivre seule avec son mari et ses enfants. Heureusement que c'est un bon caractère de femme : elle nous pardonne notre bonheur, et je ne l'ai pas encore entendue faire une seule remarque qui respirât la moindre jalousie à notre égard.

Et le grand Chose qui disait que sa cousine avait épousé un propre à rien, comme il me pardonne en l'honneur de la cavalcade ! Il m'embrasse toute la journée ; il fume mes cigares, il boit mon vin, il accepte tout, tout... il ne peut plus rien me refuser.

Vraiment c'est trop de bonheur à la fois.